



*Et
in Arcadia
ego*

par John Berger

La Scandinavie est faiblement peuplée et ses habitants, quand ils vivent étroitement côte à côte ou se rassemblent en foule, semblent résister à former une masse. Ils demeurent sans cohérence au sens strictement physique du terme. Cette répugnance à former un tout, ou ce besoin de demeurer distincts, n'est pas une simple expression d'individualisme puisque ces gens sont à d'autres égards dociles, civiques et conventionnels. La conscience calviniste y joue sans doute un rôle. Mais il y a aussi autre chose, qui n'est pas du tout calviniste. Ils ont tous hérité d'un certain idéal de bonheur acharné, un idéal soutenu par une mémoire commune, en partie inventée, en partie réelle, mémoire des étés de leur enfance, du soleil et de l'eau, et des jours qui n'en finissent plus. Toutes les cultures s'inventent leur propre Arcadie, mais cette arcadie-là est étroitement liée au climat et à la géographie de la région. Ses hivers sont insupportablement longs et sombres, et chaque année les deux mois d'été, avec leurs nuits plus ou moins blanches — selon la longitude exacte — constituent presque une récompense gagnée physiquement et sont comme une déclaration d'innocence.

En écrivant ces mots, je pense soudain aux peintures que Sven faisait il y a dix ans sur l'île de Belle-Isle, au large des côtes de Bretagne. Des corps nus, le ressac, l'eau salée écla-boussant les galets, le scintillement du soleil sur tout, un horizon sans fin. Ce sont bien des images de ce bonheur acharné et de ces étés de l'enfance.

Pendant les étés scandinaves, les gens, quel que soit leur âge, enlèvent autant de vêtements que leur permet leur pudeur, afin d'unir la triple innocence du soleil, de l'eau et des corps gratifiés.

*

Je vins à Stockholm pour assister à ses funérailles.

Nous avons été amis pendant cinquante ans et avons fait beaucoup de choses ensemble. Nous avons réparé des toits. Nous avons cuisiné. Nous avons collaboré à des livres. Nous avons voyagé. Nous avons mélangé du ciment. Nous avons suivi des manifestations. Parfois, nous avons lu le même livre la même semaine pour pouvoir en discuter. Ce qu'était Sven politiquement n'a pas encore été nommé – peut-être cela se fera-t-il au cours des vingt prochaines années, quand les transformations mondiales qui s'installent seront mieux comprises. Faute d'un meilleur terme, il acceptait d'être appelé anarchiste. Lui aurait-on collé une étiquette de terroriste aujourd'hui qu'il aurait haussé les épaules.

Il avait une démarche heurtée, comme si son torse chevauchait un chameau. Il parlait plutôt lentement et sa voix était extraordinairement rassurante – la voix d'un homme qui vous murmurerait en confiance qu'un cessez-le-feu a été annoncé. En même temps, lorsqu'il insistait sur un point, quand il devint intransigeant et du temps où il avait encore des cheveux, il ne lâchait pas prise ! Ses longs doigts osseux se terminaient par des bouts de doigt particulièrement larges qui, d'une certaine façon, annonçaient qu'il saurait, les yeux fer-

més, reconnaître la qualité. Et cela aussi rassurait autant les hommes que les femmes.

Bien que mince et grand, il nageait avec la facilité et la grâce d'un marsouin.

*

Le jour avant les funérailles. Je suis allé au Musée National de Stockholm pour regarder des peintures que nous avons déjà regardées ensemble. Il y avait un paysage de Berthe Morisot qu'il aimait particulièrement. C'est peint comme l'intérieur d'une robe, disait-il, l'intérieur d'une robe qui touche la peau !

*

La première fois que je passai plusieurs mois dans la maison du Vaucluse de Sven et Romaine, c'était l'été, il y a exactement quarante ans. Leur fille Karin venait de naître. La maison, avec ses deux grands figuiers, entourée de vergers de cerisiers et d'abricotiers, était primitive, sans électricité ni eau courante. L'eau de pluie servait à se laver, et nous prenions l'eau potable à la fontaine du village. Nous faisons la cuisson dans la cheminée de la cuisine. À midi lorsqu'il faisait chaud, les poules venaient chercher de l'ombre dans la cuisine. Il y avait aussi deux chiens. Romaine travaillait à l'extérieur, ciselant une pierre locale pour en faire des sculptures. Elle était souvent couverte d'une poussière blanche. Sven peignait dans un genre de débarras à l'étage. Le seul luxe de cette maison de quatre pièces était la bibliothèque — une pièce tapissée de livres appartenant à Sven — et dans laquelle je travaillais. Tout l'argent que nous avions était gardé dans un bol sur le manteau au-dessus du foyer dans la cuisine. Partout le chant des cigales et la nuit, le cri du hibou. Ce n'était absolument pas la Scandinavie, mais Sven avait apporté son arcadie avec lui, et en juillet et août nous en payions le prix, parce que de plus en plus de visiteurs venaient et ne vou-

laient plus repartir. Ils dormaient dans l'herbe ou montaient des tentes.

Sven et moi préparions et servions le repas du soir. Nous n'avions que des assiettes en métal émaillé, parce qu'elles étaient plus faciles à empiler et ne se cassaient pas. Les gens devaient s'asseoir sur des pierres que Romaine sculpterait un jour ou sur les bancs sortis d'une 2 CV. Les invités venaient de Paris, d'Allemagne, de Londres, de Stockholm. C'étaient des savants, des professeurs, des médecins, des historiens de l'art, des architectes, et ils croyaient tous qu'ils étaient tombés (par hasard) au Paradis — telle était la présence de Sven, son accueil et ses tours de magie.

Sept visiteurs étaient là depuis le milieu de l'après-midi. Nous entendons une autre voiture arriver sur le chemin de terre qui mène à la maison. La maison avait appartenu autrefois à un vieux paysan qui, en mourant, la donna à Sven pour arnaquer l'État. Je regarde ma montre. Nous aurons le menu C ce soir, me dit Sven en aparté, je vais allumer le feu, toi vas-y !

Le menu C signifie que je conduis jusqu'à la décharge publique de Cavaillon et que je choisis les fruits et les légumes encore comestibles, jetés à la fermeture du marché. Avant de quitter la cuisine, je prends de l'argent dans le bol pour acheter du pain.

*

Il y avait au Musée national un Rembrandt que je n'avais jamais vu auparavant et qui n'était pas là lorsque nous avions fait ensemble le tour du musée. Le sujet est Siméon, le vieillard, présentant l'enfant Jésus dans le Temple. Bientôt il dirait son fameux : *Nunc Dimitis*.

Mon désir d'essayer de faire un dessin de la peinture n'avait toutefois rien à voir avec des mots. Je voulais simplement voir de plus près la manière dont l'enfant emmaillotté était

allongé comme un poisson entre les avant-bras tendus du vieil homme, les pouces et les huit doigts des deux mains se touchant presque mais pas tout à fait.

*

Sven a été peintre à temps plein pendant plus de soixante ans, et pendant ce temps il vendit moins de peintures qu'aucun autre artiste que j'aie jamais connu. En conséquence, il faisait face à des difficultés matérielles considérables. Il manquait toujours d'argent. Pendant toute sa vie il lui manqua ce que le plus modeste des peintres considérerait comme un atelier décent. Et, en dehors de quelques amis, il n'était pas connu. Quoiqu'il en soit, il se passait rarement une journée sans qu'il attrape un pinceau, un pastel ou une plume pour travailler, et souvent il travaillait jusqu'à ce que les heures ne comptent plus et il entrait dans l'innocence de cette saison où la nature peut être prise par surprise.

J'ai toujours eu l'impression que Sven ne choisissait pas ses sujets ; c'était eux qui donnaient les ordres. Ses sujets devenaient ses maîtres : la ligne d'une côte, un verger de cerisiers, une rivière traversant une ville, une chaîne de montagnes, les branches noueuses d'une vigne, le visage d'un ami.

Au cours des toutes dernières années, alors qu'il souffrait de la maladie de Parkinson à un stade avancé, chaque jour où il se sentait assez fort, son maître était un plat de fruits qu'il arrangeait sur un coin de table de ses longs doigts tremblants, dans l'appartement où il vivait avec sa famille au centre de Stockholm. De ces fruits il faisait des natures mortes, à peine plus grandes que des cartes postales, en utilisant des crayons gras.

Il considérait que parler de ses difficultés était une perte de temps parce qu'il croyait en la Providence. Il comptait sur les hasards heureux (encore faut-il les reconnaître comme tels lorsqu'ils arrivent, remarque-t-il), sur l'exemple de Pissaro

qui avait un cœur d'or tout en étant un grand peintre, sur les rencontres imprévues (il s'agit de garder les yeux ouverts, la plupart des gens ne le font pas) et sur le mystère naturel. C'est pourquoi dans ses dernières natures mortes, toutes petites, les couleurs dialoguent. C'est pour cela aussi qu'il vivait sans ressentiment. Il pouvait devenir furieux, mais lui personnellement ne ressentait rien. Et lorsqu'il écoutait du Bach, sa croyance en la Providence s'en trouvait profondément confirmée.

Ceux qui désapprouvaient Sven pensaient que c'était une tête de cochon. Il ne se rétractait jamais, il ne changeait jamais ouvertement d'opinion. Il continuait son bonhomme de chemin. Même au cours des derniers mois quand, sans assistance, il ne pouvait avancer que vingt centimètres après vingt centimètres, et que cinq mètres représentaient une distance impossible, il continuait de grignoter doucement du chemin, ou bien il se reposait, les yeux fermés, jusqu'à ce qu'il trouve la force de continuer. D'autres le désapprouvaient parce qu'il avait consacré sa vie entière à l'art, et ils voyaient qu'il n'était pas un génie. Pour eux, la noblesse de cette persévérance passait inaperçue.

Il est mort, seul, d'une crise cardiaque, à quelques mètres de la table sur laquelle il disposait les petites assiettes de fruits pour ses natures mortes. C'était le plus long jour de l'année, le 21 juin 2003. Quand on découvrit son corps, les jours avaient à peine commencé à raccourcir.

*

Les funérailles devaient avoir lieu à 14 heures dans une banlieue sud du nom de Skogskyrkogården. Nous décidâmes de prendre le métro et de manger un sandwich là-bas avant de nous rendre à la chapelle désignée. Après une demi-heure d'attente, un train arrive et nous montons. Tous les hommes sont en shorts et les femmes ont les épaules nues. Il fait très chaud. Il flotte dans le wagon, tandis qu'il suit sa course

brinquebalant toutes fenêtres ouvertes, une tolérance pour les amours sans grâce, l'inélégance, les occasions manquées, les dos couverts de taches de son, les bruits indiscrets, les cheveux en sueur, la transpiration des pieds et la vie telle qu'elle est.

À notre arrivée, il y a deux fleuristes et un cimetière qui a l'air de ne jamais finir. Chacun de nous achète une rose pour la placer sur le cercueil. Il n'y a nulle part où acheter quelque chose à manger. Pour cela, il nous faut reprendre le métro jusqu'à la dernière station qui est au début du cimetière.

C'est ce que nous faisons. Encore des fleuristes et en face, un complexe d'appartements modernes, construits autour d'un carré de pelouse. À l'entrée de ce square intérieur, je repère un panneau annonçant un restaurant, avec une flèche. Nous la suivons, espérant trouver un sandwich. De nombreuses tables et un comptoir libre-service. Au menu, du colin sauce blanche et des pommes de terre bouillies. Un grand étalage de gâteaux et de pâtisseries colorées comme des jouets, d'où nous choisissons un dessert. Café. Thé. Du jus de pomme ou ce qu'ils appellent une *petite bière* (2% d'alcool). Beaucoup de gens dans la file d'attente ont des canes. Tout dans la cafétéria est blanc, un blanc brillant – comme celui d'un tiroir à couverts en métal blanc. Et il y a une vague odeur de tuyaux en caoutchouc. Trois autres clients arrivent en chaise roulante. L'homme derrière moi, alors que je me demande quoi boire, lance : une *petite bière*, c'est mieux que rien !

Quelques minutes plus tard, je remarque un homme et une femme en uniformes blancs et gants en plastique qui apportent des flacons de goutte-à-goutte, et je fais le rapprochement. Nous sommes dans la cafétéria d'appartements réservés à des gens âgés, qui, grâce aux aides médicales sur place, peuvent continuer à vivre de façon autonome. Et la cafétéria dans laquelle ils peuvent prendre leurs repas est également ouverte au public.

Chacun a décidé de s'asseoir à une table différente. Ils préservent leur indépendance comme les passagers dans la salle d'attente d'une gare. Leur destination commune est de l'autre côté de la rue, derrière les fleuristes.

Ils gardent les yeux baissés, examinant ce qui se trouve dans leur assiette. D'observer jour après jour la solitude évidente de chacun des autres est probablement plus dur à supporter que sa propre solitude. La seule exception est l'homme à la *petite bière*, qui passe de table en table en répétant « Encore un jour de chaleur ! » et qui ensuite, tout sourire, décide de s'asseoir à notre table juste au moment où nous allons nous lever pour ne pas être en retard aux funérailles.

Dehors, l'air est aussi chaud que l'haleine d'un cheval hâlant, et le cimetière et sa tranquillité s'étendent aussi loin que porte le regard.

*

Après les obsèques, les quelque cent personnes y assistant étaient invitées à un buffet dans le jardin, à l'extérieur du bâtiment où Sven s'était fait allouer un studio par la municipalité. À un moment donné, j'ai quitté le jardin et ouvert la porte dont je me souvenais au rez-de-chaussée. Un ordre troublant régnait dans le studio. Un ordre à la mesure de son absence. Il n'y avait rien sur le chevalet. Un bon nombre de toiles étaient visibles plutôt que d'être face au mur ; celles qui avaient de la force semblaient plus fortes, et les plus faibles paraissaient désolantes. Ce qui me stupéfia le plus, toutefois, fut la grande reproduction punaisée sur le mur face au chevalet, à hauteur de regard. C'était le Siméon de Rembrandt.

Je rejoignis la famille et les invités qui buvaient du vin dans le jardin, et les interrogeai sur la reproduction, mais personne ne savait avec certitude quand Sven l'avait achetée et punaisée là. On pense que c'est la dernière peinture sur laquelle Rembrandt travailla.

*

Le lendemain des obsèques, nous avons roulé au Nord vers l'archipel sur une vieille Yamaha 550 qu'un ami suédois m'avait prêtée. L'archipel, constitué d'une multitude d'îles, détroits, bras de mer, péninsules et baies, reproduit un peu la topographie de la Mémoire, et en cela peut sans peine évoquer le site rêvé des enfances légendaires. Ces enfances renferment les techniques nautiques et la fréquentation de la voile qui n'ont rien d'un rêve, et c'est à travers ces pratiques, à travers l'art des nœuds, le gréement des voiles, l'amarrage des bateaux, l'habileté à tenir la barre, que le rêve arcadien nourrit une réalité traditionnelle. Qu'on parle d'archipel et tout homme âgé de plus de cinquante-cinq ans met une casquette faisant croire qu'un jour il a été capitaine.

Sur la moto, nous sommes allés vers le nord, jusqu'à l'île de Furusung, qui a 3 km de long et environ 1 km de large.

Au coin sud-est de l'île, il y a un débarcadère, un magasin, un café et beaucoup de géants blonds aux jambes nues — des femmes aussi bien que des hommes — qui lèchent une crème glacée très lentement, interrogent le ciel, remplissent leur réservoir d'essence, triment leur serviette pour aller prendre une douche parce qu'ils ont nagé au loin dans la mer, et laissent leurs petits derniers en gilets de sauvetage arpenter sans surveillance le pont de leur bateau.

C'est la fin de l'après-midi. À côté de nous, un capitaine en shorts a offert une crème glacée à un jeune garçon que j'avais remarqué en train de jouer avec un ballon de foot. Il a un jeu de pied très adroit.

- J'ai vu un élan ce matin, dit le garçon au capitaine.
- À cette époque de l'année, j'en doute.
- J'en ai vu un.

– Combien de branches avait-il ?

– Je n’ai pas eu le temps de compter – il s’est sauvé.

À ce moment, ils s’arrêtent tous deux et regardent en direction de l’eau. Un navire venait d’apparaître, naviguant vers le nord le long du chenal entre Furusung et Yxlan.

L’échelle de ce navire dépasse l’entendement. Il est plus haut que quatre forêts empilées l’une sur l’autre. Il passe en silence, comme si son caractère improbable a été capable de percer le visible mais non l’audible. Il arrivera à Helsinki demain matin juste après que le soleil y aura éclairé un bâtiment jaune de quatre étages, devant lequel il accostera.

– Comment ton élan est-il arrivé sur l’île ? demande le capitaine.

– Il a nagé, répond le garçon, il a dû nager.

– Les élans se déplacent en troupes. Ce ne sont pas des solitaires, et ils ne nagent pas dans la mer.

– Alors celui-là a dû se perdre. Je l’ai vu entre les arbres, il était vieux.

Je rejoins les gens, les enfants et les chiens sur le quai. Ils sont tous debout à regarder en l’air avec étonnement ce blanc navire silencieux d’une taille improbable, un étonnement qui est habituel puisque ce même navire ou son jumeau passe chaque soir, à la même heure.

J’ai voyagé sur cette ligne il y a quinze ans. Et j’ai descendu ma moto du navire devant le bâtiment jaune de quatre étages à Helsinki. J’écrivais alors un roman et j’intégrai le navire dans l’histoire. Je le décrivis comme le vaisseau qui transportait les morts de l’autre côté du Styx.

Si nous savions de quelle manière nos histoires risquent de nous rattraper, écrivions-nous différemment ? Je crois que

non. Mais à ce moment-là sur le bateau, en tant que conteur, j'étais le maître des destinées. J'étais le navigateur. J'aurais même dû être convié sur la passerelle du capitaine ! Alors qu'à présent, sur l'île de Furusund, je regarde le même bateau passer et me sens aussi petit que n'importe qui d'autre. Les rares passagers sur le pont nous regardent en bas un peu comme du haut d'un pont suspendu. Et je suis seul à savoir que Sven est à bord.

Je marche entre quelques bouleaux, écoute le son particulier que font les feuilles des arbres lorsqu'ils poussent près de l'eau salée. Je retourne ensuite au café.

– Est-ce que le temps va rester le même ? demande le garçon au capitaine.

– Oui, il fera beau demain.

– Demain, j'irai à la recherche de l'élan avant le lever du soleil.

Le navire blanc a passé la pointe nord de Furusund et a disparu.

*

Une semaine après en Haute-Savoie, je suis en train de préparer du poisson sur le feu de bois dehors et mon fils Yves m'apporte un verre de vin et me tend un bol d'olives. L'obscurité tombe et j'ai mal aux yeux à cause de la fumée, j'en attrape donc deux des doigts sans regarder, et m'en jette une dans la bouche. Alors que je recrache le noyau et tente de définir sa saveur – forte, noire amère, grecque – une idée traverse mon esprit : à partir de maintenant je goûte les olives pour Sven également.

Et in Arcadia ego.

Et soudain, en me frottant les yeux, je me souviens : Sven et moi nous étions rencontrés la première fois par hasard et

avons échangé nos adresses à l'occasion d'une grande exposition de Poussin à Londres dans laquelle était accrochée, parmi beaucoup d'autres, la peinture *Et in Arcadia ego*. La toile montre une bergère et trois bergers arcadiens en arrêt près d'une tombe, la dernière chose qu'ils s'attendaient à trouver là. L'un d'eux lit aux autres l'inscription gravée sur la pierre tombale.

Merveilleux ! avait dit Sven les cheveux dressés sur la tête. Tout dans le tableau guide le regard vers l'ombre du bras de celui qui est en train de lire l'inscription ! Vous voyez ? L'ombre, là ! Et il montra du doigt.

Traduction Nicole Morf

